clio
Voyages culturels

Frédéric II entre légende et histoire

Pierre Racine

Professeur émérite de l'université Marc Bloch de Strasbourg Membre de l'Institut lombard
Membre émérite de la Deputazione di storia patria per le provincie parmensi Membre
correspondant de l'Ateneo de Brescia

Singulière destinée que celle de cet empereur du XIIIe siècle, contemporain de saint François et de saint Louis, qualifié « d'étonnement et d'admirable transformateur du monde » par le chroniqueur anglais Mathieu Paris à la mort du souverain, mais de « monstre furieux et blasphématoire » par le pape Grégoire IX qui l'excommunia deux fois, après que son grand prédécesseur, Innocent III, eut soutenu l'« enfant d'Apulie » pour le porter au trône impérial alors qu'il n'en voulait pas treize ans auparavant ! La légende s'est emparée du personnage dès le lendemain de sa disparition, que le pape Innocent IV saluait comme « annonçant le retour du vent printanier après l'effroyable tempête »… Pour mieux comprendre la véritable personnalité de Frédéric II et son œuvre politique, nous nous sommes adressés à Pierre Racine qui a publié en 1994 L'Occident chrétien au XIIIe siècle. Destins du Saint Empire et de l'Italie *(Paris-SEDES).*

L'interprétation d'une semblable figure n'a pas manqué de soulever d'importantes controverses dans le milieu des historiens. Le romantisme allemand avait remis en honneur un empereur au destin exceptionnel. La constitution de l'Empire allemand en 1871, nouveau Reich succédant à celui du Moyen Âge, a été marquée par un courant historiographique nationaliste, qui faisait de Frédéric II un empereur victime du mirage italien et oriental. Au lendemain de la première guerre mondiale, E. Kantorowicz, lié au cercle nationaliste du grand poète Stefan George, dessinait une figure nietzschéenne du personnage, incarnation du génie libre, habité d'une vision universaliste, dont les grands projets devaient être contrariés par le pape et la diplomatie de saint Louis. Encore aujourd'hui, certains historiens sont tentés de voir en lui un homme en avance sur son temps, alors que d'autres le considèrent comme responsable de l'éclatement de l'empire et du morcellement politique italien. Que faut-il en penser ?

De la conquête de la dignité impériale…

Des mythes se sont attachés à sa naissance comme à sa jeunesse. Sa mère, Constance de Sicile, héritière des souverains normands siciliens, avait épousé le fils de l'empereur Frédéric Barberousse, Henri VI, et avait accouché à quarante ans. De cette naissance plus ou moins miraculeuse du 26 décembre 1194, les poètes, inspirés de Virgile, devaient s'emparer, pour en faire un nouveau Messie, à l'imitation de la quatrième des *Églogues*. Orphelin à l'âge de trois ans, fait prisonnier par un reître prétendant représenter les intérêts de son père, il passa sa jeunesse à Palerme, où il reçut une excellente éducation, en attendant de pouvoir occuper le trône sicilien que lui réservait, à défaut de l'empire, son oncle Philippe de Souabe. Libéré, placé sous la tutelle du pape, il épousa à sa majorité, quatorze ans, Constance d'Aragon, plus âgée que lui d'une dizaine d'années. Dans un royaume de Sicile comprenant alors l'île proprement dite et la majeure partie de l'Italie méridionale au sud des États pontificaux, il apparaissait comme un souverain désemparé, aux prises avec une fortune qui lui semblait défavorable : trésor vide, révolte seigneuriale,

agitation musulmane. Rien n'annonçait encore le grand personnage qu'il était destiné à devenir.

La protection pontificale dont il jouissait alors devait être décisive pour son ascension. Dans un premier temps, Innocent III s'était opposé en 1198, en raison de son âge, à sa prétention à l'empire – resté soumis à une élection par les princes germaniques à la différence du royaume de France devenu héréditaire. Cependant, en 1211, en raison des maladresses d'Otton IV – de la famille des Welf, rivale de celle des Staufen, apparentée au roi d'Angleterre Jean sans Terre – le même pape se ralliait à la candidature de son pupille, malgré le danger, pour les États pontificaux, de se trouver pris en étau entre les territoires de l'empire et le royaume de Sicile. Toujours est-il que le *Pfaffenkönig* – « roi des prêtres » – que dénonçaient ses adversaires allemands Welf devait, au cours d'un voyage tourmenté, réussir à conquérir la couronne impériale ; en effet, la fortune devait lui sourire à travers une série d'épisodes plus ou moins rocambolesques : il échappa à la flotte des Pisans pour rejoindre Gênes depuis Rome, franchit la rivière du Lambro en catastrophe devant ses adversaires milanais, traversa les Alpes en des conditions difficiles, devança l'arrivée d'Otton à Constance pour y faire bombance avec les habitants dans l'été 1212. La fameuse bataille de Bouvines, où fut vaincu Otton en juillet 1214, décida définitivement de son sort à la tête de l'empire et de son couronnement à Rome le 22 novembre 1220 ; cependant restait ambigu le statut du royaume de Sicile, que le pape n'avait pas réussi à lui faire abandonner, et où d'ailleurs il rentra immédiatement après le couronnement impérial pour y entreprendre d'importantes réformes de remise en ordre.

Abandonnant le territoire allemand, Frédéric II dut céder une bonne partie des droits régaliens sur les plans fiscal, monétaire, douanier, juridique et militaire aux princes ecclésiastiques, dont il avait sollicité le soutien pour faire élire son fils Henri, né de son union avec Constance d'Aragon, en tant que roi des Romains – c'est-à-dire désigné pour le trône impérial –, alors qu'il l'avait laissé en 1211 comme roi de Sicile sous la protection du pape, suzerain du royaume sicilien. C'est au nom de son fils mineur qu'il exerçait la régence en Sicile. Cette décision d'abandonner les droits régaliens ne faisait que répondre à une situation politique : la féodalisation portait à la territorialisation des pouvoirs. Certes les réalités allemandes lui étaient et lui resteront toujours plus ou moins étrangères, lui qui ne parlait pas la langue, n'était pas né sur le sol allemand et avait été formé à une tout autre culture. Les territoires ecclésiastiques allemands étaient érigés en principautés, et ce au détriment du gouvernement central qui ne pouvait plus les absorber dans son domaine. Frédéric II pensait ainsi avoir gagné du temps, et quant au règlement de la situation du royaume sicilien, et quant à l'œuvre de régénération à laquelle il pensait en Italie.

… à la reconquête de Jérusalem

Obsédé par le vœu de croisade prononcé sans doute spontanément, mais de manière irréfléchie, lors de son couronnement à Aix-la-Chapelle, Frédéric se consacra ainsi à un premier travail de réformes en Sicile avant de mettre en œuvre celles qu'il projetait pour le royaume d'Italie. En fait, son vœu de croisade reprenait celui de son grand-père et de son père. Ses atermoiements pour partir au lendemain de son échec devant la résistance des communes lombardes en 1225-26 le plaçaient en mauvaise posture vis-à-vis d'une papauté qui espérait, par ce départ, desserrer l'étau que faisait peser le souverain sur ses États temporels. Ayant trop louvoyé avec le pape Grégoire IX, il finit par être excommunié. Et c'est là l'un des paradoxes de la croisade de Frédéric II : un souverain qui a épousé la fille du roi de Jérusalem part en Orient excommunié. Or, grâce à sa connaissance de l'arabe, il entra en relation avec le sultan d'Égypte Al Khamil et obtint sans combattre la restitution de la Ville sainte avec le Saint-Sépulcre au traité de Jaffa (1229). Scandale pour les chrétiens qui ne pouvaient concevoir la reconquête de Jérusalem que les armes à la main ! Et de plus par un excommunié ! Il fut certes relevé de l'excommunication à son retour, mais ses relations avec la papauté furent désormais inscrites dans un climat de méfiance.

Successeur d'Auguste, et souverain cultivé…

De retour de croisade, Frédéric II affirma son orgueil de souverain.

Il légiféra pour son royaume de Sicile, qu'il considérait comme la « prunelle de ses yeux ». Le

code qu'il fit étudier par ses juristes, appelé *Liber Augustalis,* s'ouvre sur l'énumération de ses titres :

Imperator Fridericus secundus
Romanorum Caesar semper Augustus
Italicus Siculus Hierosolymitanus Arelatensis
Felix victor ac triumphator

À travers ce code se manifestait le désir du souverain de se vouloir César, Auguste, Justinien. Il fit frapper des monnaies d'or, les augustales, où il est représenté sur l'une des faces, vêtu du manteau impérial avec la couronne de laurier sur la tête, entouré de l'inscription IMP. ROM. CAESAR AUG., tandis que sur l'autre face figurait l'aigle impériale avec l'inscription FRIDERICUS. Incarnation vivante de la loi, dispensateur de la justice, élevé au-dessus des hommes par le couronnement et intermédiaire entre Dieu et eux, Frédéric affirmait ainsi sa souveraineté sur le monde. L'arc de triomphe de Capoue, érigé quelques années plus tard dans le style des monuments romains impériaux, symbolise admirablement l'image qu'il entendait imposer aux yeux de ses sujets siciliens et des étrangers. L'arc était élevé à la porte de la ville qui marquait en quelque sorte l'entrée dans le royaume. Frédéric y était représenté vêtu d'une clamyde dont les plis rappelaient les ciseaux des sculpteurs romains. À ses pieds les bustes de Pierre de la Vigne, son secrétaire, et de Taddeo de Suessa, son conseiller, évoquaient les portraits de l'époque impériale romaine ; la tête monumentale de la Justice ressemblait à celle d'une déesse antique. Le monument est malheureusement disparu, mais les têtes sont encore présentes au musée de Capoue.

Souverain cultivé, sachant parler plusieurs langues – sicilien, provençal et arabe, sans compter le latin, langue savante par excellence au Moyen Âge – le souverain sut organiser une monarchie sicilienne bureaucratique où revécut, à travers la cour et la chancellerie, le latin cicéronien, grâce notamment au logothète Pierre de la Vigne. Faut-il considérer les poètes protégés par le souverain, notaires pour une grande partie, comme ayant été à l'origine de la poésie lyrique italienne, ainsi que le veut Dante ? Les textes qui nous sont parvenus sont tous en langue toscane, alors qu'ils avaient été composés en sicilien, même ceux attribués au souverain. Ce dernier ne se piquait pas seulement de poésie, mais aussi de mathématiques – il rencontra à Pise le fameux mathématicien Leonardo Fibonacci avec qui il rechercha des solutions à divers problèmes – et de sciences naturelles. Grand chasseur, il écrivit lui-même en latin un ouvrage intitulé : *De l'art de chasser avec les oiseaux*, dans lequel il sut observer avec justesse le comportement des faucons et autres oiseaux au lieu de se référer à l'autorité d'Aristote. Il n'hésitait pas par ailleurs à écrire aux savants et philosophes du monde musulman et appelait à sa cour ceux qui lui paraissaient devoir être utiles.

Pour son grand divertissement, la chasse, il avait besoin de lieux de repos sur les plateaux de l'Italie méridionale. Aussi fit-il ériger toute une chaîne de châteaux ; le plus remarquable, celui de Castel del Monte, sur la cime d'une colline à cinq cent quarante mètres d'altitude, est marqué par le chiffre 8 qui lui imprime un rythme, dont les historiens continuent à chercher le sens. Il n'y avait ni chapelle, ni cuisines, ni écuries, ni logement pour le personnel royal, ce qui laisse à penser qu'il ne pouvait s'agir que d'un lieu de détente. Il convient de distinguer ces châteaux de ceux que le souverain fit disposer autour des ports adriatiques ou des villes dont il suspectait la fidélité : Catane, Syracuse ; il est vrai qu'il comprenait difficilement le phénomène urbain.

Curieux, d'un esprit d'observation très développé, il attira à sa cour un astronome d'origine irlandaise ou écossaise, Michel Scot, qui l'amena à dévier vers l'astrologie ; ainsi, dans les années qui suivirent son retour en Sicile après 1230, il ne pouvait faire un pas ou prendre une décision sans consulter ses astrologues, ne serait-ce que pour sa nuit de noces avec sa troisième épouse, Isabelle d'Angleterre. Esprit inquiet, il en vint à poser des questions métaphysiques, d'abord à Al Khamil, qui ne lui répondit pas, et à un théologien musulman, Ibn Sabin, qui esquiva les difficultés, car il flairait les pièges : éternité de l'univers, attributs fondamentaux de l'Être, immortalité de l'âme, problèmes qui révèlent l'influence d'Averroès sur l'empereur. Il est possible que la papauté ait été au courant de cette correspondance, qui ne pouvait qu'attiser sa méfiance envers le souverain.

… et toujours en dissension avec la papauté

En effet, le conflit qui s'était soldé par la réconciliation de 1230 était loin d'être éteint et les maladresses de Frédéric II l'avaient rendu plus âpre. Certes Frédéric avait pu remettre de l'ordre dans le royaume de Germanie, après que son fils se fut rebellé contre lui, mais au prix d'une nouvelle aliénation de ses droits régaliens, cette fois en faveur des princes laïcs, ce qui achevait la territorialisation amorcée par le statut des princes ecclésiastiques. Le sol allemand n'était plus qu'une mosaïque de principautés. Se heurtant de nouveau aux communes lombardes, dirigées par Milan, mais soutenues en sous-main par le pape, dont il triompha le 27 novembre 1237 à Cortenuova, il se permit d'offenser le souverain pontife en mandant à Rome les dépouilles de sa victoire et en écrivant une diatribe enflammée pour rappeler aux Romains les gloires anciennes de leur ville au temps de l'Empire romain. Dès lors, la papauté prit prétexte de la politique religieuse suivie par le souverain en Sicile pour rompre avec lui et l'excommunier une seconde fois en 1239. Les papes Grégoire IX puis Innocent IV entamèrent une lutte inexpiable à travers des pamphlets où Frédéric était dénoncé comme l'Antéchrist, et ce jusqu'à la déposition du souverain au concile de Lyon en 1245. Face à la papauté, l'empereur disposait du royaume de Sicile et de ses ressources, bien organisé, bien administré, mais trop exploité financièrement. Parler d'un « despote éclairé » serait de ce point de vue abusif, de même que d'une politique mercantiliste à travers les divers monopoles sur certains produits, les droits de douane et les diverses interdictions d'importation et d'exportation. En fait Frédéric a été porté à prendre des mesures commandées par les circonstances, mais en voulant encourager la production agricole sur un mode d'ailleurs extensif au travers de grandes propriétés ; il a contribué à une sorte de « landlordisme » appelé à durer.

Le 13 décembre 1250, conformément d'ailleurs à une prédiction de ses astrologues, s'éteignait à Castel Fiorentino Frédéric II. La papauté respirait, car l'empereur, même déposé, et même si les dernières années s'étaient écoulées au milieu d'intrigues et de défaites – capture de son fils bâtard Enzio, trahison supposée de Pierre de la Vigne, échec devant Parme révoltée –, pouvait encore espérer des jours meilleurs, d'autant que le royaume d'Italie avait en grande partie basculé dans son camp sous l'influence de ses vicaires généraux et des diverses factions gibelines. Il n'en était pas moins vaincu et laissait une Italie en proie aux divisions entre guelfes et gibelins. Il se fit enterrer, selon Mathieu Paris, vêtu de la robe de bure des cisterciens, et sa dépouille rejoignit dans la cathédrale de Palerme celle de ses aïeux, les souverains normands de Sicile, et de son épouse Constance d'Aragon.

« Étonnement et transformateur admirable du monde » ?

Certes, le souverain laissait les foules ébahies sur son passage en faisant défiler sa ménagerie et en donnant des ordres en arabe aux gens chargés des animaux, comme il inquiétait le pape avec la garde musulmane qu'il emmena avec lui en Orient, confiant d'ailleurs aux musulmans déportés de Sicile à Lucera, aux portes des États pontificaux, la garde du trésor royal et les laissant libres de pratiquer leur culte. Tolérance en avance sur le temps ? Les musulmans n'étaient pour lui que des sujets dont il exigeait la soumission. Qu'il ait été « amant du savoir » n'est pas douteux. Mais dans sa ligne politique, dans ses grandes décisions, il s'est conduit comme un souverain respectueux de la tradition romaine, reprise par les Carolingiens, enrichie par l'influence byzantine. Il s'est senti investi, comme son grand-père Frédéric Barberousse, de la mission de défendre la chrétienté latine, d'Occident et d'Orient, et voulait unir sur sa tête le sacerdoce et le règne. En ceignant la couronne de Jérusalem, il ne faisait que reprendre pour les gens du XIIIe siècle la conception du grand roi rédempteur venu d'Orient. Les fameuses constitutions de Melfi suivaient en grande partie la législation de ses ancêtres normands de Sicile, et la paix de Mayence, avec son texte en langue vulgaire pour la première fois en Allemagne, rappelait les efforts de paix que poursuivait au siècle précédent son grand-père. Il était loin d'être un « despote éclairé », pas plus qu'il n'était rallié, sur le plan économique, à une doctrine mercantiliste d'ailleurs ignorée à l'époque.

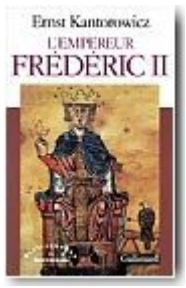
Il n'empêche qu'une légende s'est développée très vite autour de sa personne au lendemain de sa mort, entretenue par celui qu'il avait désigné dans son testament pour lui succéder à la tête du

royaume de Sicile, son fils bâtard Manfred. « Il vit et ne vit pas », déclaraient les prophéties, et des apparitions épisodiques à travers des personnes se réclamant du souverain ne manquèrent pas, avant que son souvenir ne vînt à se confondre avec celui de son grand-père. Il n'en reste pas moins un personnage fascinant du XIIIe siècle, à côté de saint François et de saint Louis…

Pierre Racine
Avril 2002
Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

Bibliographie

Frédéric de Hohenstaufen ou le rêve excommunié
J. Benoist-Mechin
Perrin, Paris, 1980



L'empereur Frédéric II
Ernst H. Kantorowicz
Bibliothèque des Histoires
Gallimard, Paris, 1987

L'Occident chrétien au XIIIe siècle. Destins du Saint Empire et de l'Italie
Pierre Racine
SEDES, Paris, 1994

Frédéric II, le dernier empereur universel
P. Monnet
In L'Histoire, avril 1997, pp.58-65